

trouve rien Il ne me reste qu'une ressource, c'est de m'adresser au conservateur...

Et le mécanicien se dirigea vers le bâtiment où sont situés les bureaux de ce fonctionnaire.

Nous allons l'y précéder de quelques instants.

XIII

Tandis qu'il se livrait à de vaines recherches, un coupé noir très simple, mais dont la couronne ducale surmontait les armoiries et dont l'attelage valait au bas mot vingt mille francs, avait fait halte devant la grille du cimetière.

Un homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, en grand deuil, descendit de ce coupé et franchit le seuil du champ de repos.

Ce personnage était de haute taille et de tournure aristocratique.

Ses traits fortement accusés et d'une irréprochable correction, quoiqu'un peu durs, offraient ce cachet patricien qui décèle à première vue l'homme de race, et cependant son visage, malgré sa régularité et sa distinction, n'était point de ceux qui commandent la sympathie, il s'en fallait beaucoup.

Le nez de forme busquée faisait penser au bec d'un oiseau de proie. Les yeux d'un bleu presque gris offraient une insupportable expression de morgue. Le crâne dépouillé luisait comme du vieil ivoire. De rares cheveux d'une blancheur d'argent formaient une couronne monacale au front rayé de rides profondes et pressées.

Un cercle de bistre estompait le rebord des paupières et tranchait sur la pâleur bilieuse du visage.

La bouche bien dessinée avait par instants un sourire à la fois moqueur et cruel.

Où le visiteur qui nous occupe avait beaucoup souffert, ou il avait usé sans mesure de tous les plaisirs.

La seconde de ces deux suppositions était la plus vraisemblable.

Il entra dans les bureaux et salua légèrement un employé qui vint à sa rencontre.

—Monsieur, dit-il à cet employé, je viens régler divers comptes relatifs à des travaux que j'ai fait faire au tombeau de ma famille...

—A qui ai je l'honneur de parler ?

—Au duc Georges de la Tour-Vaudieu.

L'employé salua.

—Ces travaux, poursuivit le duc, ont été commencés lors de l'inhumation de la duchesse ma femme... Sont-ils terminés ?

—Oui, monsieur le duc.

—Je vais donc vous donner les signatures nécessaires, et vous ferez toucher à la caisse de mon intendat, à mon hôtel de la rue Saint-Dominique...

Le conservateur qui avait écouté, s'approcha.

—Veuillez vous asseoir, monsieur le duc, dit-il, et prendre la peine d'attendre que j'aie préparé les pièces que vous devez signer...

—Faites, monsieur...

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu prit un siège qu'on lui avançait avec empressement et s'assit.

—M. Brice... dit le conservateur en s'adressant à un employé, veuillez prendre les souches de la douzième division... Vous ferez le relevé de ce qui concerne monsieur le duc...

Le subalterne se mit aussitôt à la besogne.

En ce moment, René Moulin entra dans le bureau.

L'employé, par qui Georges de la Tour-Vaudieu avait été accueilli, demanda au mécanicien :

—Monsieur désire ?...

—Un simple renseignement, monsieur.

—De quelle nature ?

—Voici ce dont il s'agit : Trop confiant en ma mémoire infidèle, je parcours le cimetière depuis plus d'une heure, cherchant une tombe... J'ai cru que je parviendrais à la trouver seul, mais c'était une illusion...

—Le terrain où se trouve cette tombe a-t-il été l'objet d'une concession à perpétuité ?

—Oui, monsieur...

—A quelle division appartient ce terrain ?...

—Je ne l'ai jamais su.

—A quelle époque remonte la concession ?

—A vingt ans.

—Le nom de la famille concessionnaire du caveau ?

—Ce n'est pas un caveau, monsieur, c'est une

simple tombe, très humble, mais bien facile à reconnaître, car sur la pierre tumulaire se trouve gravé ce seul mot : JUSTICE !

—Cette tombe est en effet très connue... répliqua l'employé. C'est celle d'un condamné à mort dont la famille a réclamé le corps après l'exécution...

—Oui, monsieur...

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu, en attendant les pièces qu'on devait présenter à sa signature, écoutait machinalement cette conversation.

Les dernières paroles de l'employé le firent tressaillir. Il fronça les sourcils et prêta l'oreille avec une attention inquiète.

L'employé poursuivit :

—Ce condamné à mort s'appelait Leroyer... Paul Leroyer, si je ne me trompe...

—Vous ne vous trompez pas...

—Il fut exécuté pour crime d'assassinat commis sur la personne d'un de ses proches parents, un médecin, je crois...

René Moulin fit avec émotion un signe affirmatif.

—Eh bien ! monsieur, la tombe du guillotiné se trouve dans la douzième division... Tout le monde ici la connaît et le premier gardien que vous rencontrerez vous désignera son emplacement.

Georges de la Tour-Vaudieu pâlassait et rougissait tour à tour. A coup sûr le nom de Paul Leroyer produisait sur lui une impression profonde, mais personne ne songeait à remarquer sa physionomie bouleversée.

—Quel peut être cet homme ? se demandait-il en regardant René avec une angoisse d'effroi.

Le mécanicien reprit :

—Pardonnez-moi, monsieur, si je vous questionne encore, soyez convaincu que ce n'est pas un simple sentiment de curiosité qui me fait agir...

—Je suis tout à votre disposition et prêt à vous répondre...

—La tombe de Paul Leroyer est-elle entretenue ?

—Je ne sais, monsieur... Les détails d'entretien regardent les concessionnaires et se font à leurs frais... Nous n'avons pas à nous en occuper...

—Vous ignorez, par conséquent, si la famille du condamné vient visiter sa sépulture...

—Je l'ignore...

Il est donc inutile de vous demander si la demeure actuelle de cette famille vous est connue ?

—Inutile, oui, monsieur, mais les gardiens du cimetière, exerçant une surveillance incessante, seront certainement à même de vous renseigner beaucoup mieux que moi, et rien ne vous empêche de les interroger...

—C'est ce que je vais faire... Merci, monsieur...

René Moulin quitta le bureau et s'engagea pour la seconde fois dans les sombres avenues de la cité des morts.

Le duc de la Tour-Vaudieu se leva, en proie à une agitation fébrile qu'il cherchait vainement à cacher.

—Dois-je attendre longtemps encore ? demanda-t-il à l'expéditionnaire chargé de la besogne qui le concernait.

—Dix minutes environ, monsieur le duc.

—J'en profiterai pour jeter un coup d'œil aux travaux exécutés par mes ordres.

—Quand monsieur le duc reviendra, j'aurai fini. Georges de la Tour-Vaudieu sortit derrière René Moulin.

Il l'aperçut à cinquante pas de lui, causant avec un des gardiens du cimetière.

Le gentilhomme s'arrêta comme pour examiner les sépultures placées sur son chemin, mais dans le but unique de surveiller cet inconnu qui venait de réveiller dans sa mémoire un souvenir terrifiant, endormi depuis longtemps.

René disait au gardien :

—Voulez-vous m'indiquer, monsieur, la douzième division ?...

—Parfaitement... Vous n'avez qu'à suivre l'allée dans laquelle nous nous trouvons... C'est au bout, à droite et à gauche... Je vais par là du reste et je puis vous conduire...

—J'accepte bien volontiers...

Les deux hommes se mirent en marche, côte à côte.

Le duc de la Tour-Vaudieu, les voyant s'éloigner, quitta son poste d'observation et les suivit.

—C'est un tombeau que vous cherchez ? demanda le gardien à René.

—Oui, monsieur, répondit ce dernier, le tombeau d'un supplicié dont le corps a été réclamé par la famille...

—Ah ! ah !... la TOMBE JUSTICE, comme nous la nommons ici à cause du mot unique gravé sur la pierre...

—Celle-là même...

—Très-bien... C'est une des curiosités du cimetière Montparnasse... Ce que je me permettrai d'appeler une sépulture légendaire...

—Cette tombe est-elle entretenue ?

—Dans la perfection.

René Moulin, en entendant cette réponse, eut un mouvement de joie vive.

—Par les soins de qui ? demanda-t-il.

—Par les soins d'une femme âgée, toujours en deuil, et d'un beau jeune homme... La veuve et le fils du condamné sans doute...

—Viennent-ils souvent ici ?

—Pas une semaine ne se passe sans qu'on les voie s'agenouiller sur la tombe et prier longuement.

XIV

La joie du mécanicien grandit.

Il allait donc retrouver enfin ceux que jusqu'à ce jour il avait cherchés avec tant d'ardeur et vainement.

—Pourquoi supposez-vous que ces visiteurs pieux soient la veuve et le fils du mort ? reprit-il.

—Qui serait ce si ce n'étaient eux ?

—Ne sont-ils point accompagnés quelquefois d'une jeune fille ?

—Jamais.

—Vous en êtes certain ?

—Absolument certain.

—Et vous les voyez, dites-vous, chaque semaine ?

—Oui, monsieur...

—Ont-ils un jour fixe ?

—Je n'oserais l'affirmer de façon positive, mais il me semble bien que c'est le jeudi qu'ils viennent.

—Le matin, ou dans l'après-midi ?

—Entre neuf et dix heures, le matin.

—Et toujours ensemble ?

—Toujours autrefois, mais, depuis un mois environ, la dame âgée vient seule...

—Seule ? répéta le mécanicien avec inquiétude.

—Oui, monsieur... J'ignore si son fils est absent ou malade, mais quand je rencontre et quand je salue la pauvre femme, il me semble que son regard est encore plus sombre et son visage encore plus triste que de coutume...

René sentit son cœur se serrer sous l'étreinte d'un funeste pressentiment.

—M^{me} Leroyer ne se faisait accompagner que par son fils... se dit-il. Berthe serait-elle morte ?... Maintenant elle vient seule... Quel motif impérieux, et douloureux sans doute, peut éloigner Abel de ce touchant pèlerinage ?...

L'esprit inquiet, l'âme oppressée, il baissa la tête, et pendant un instant n'adressa pas au gardien de question nouvelle.

Le duc de la Tour-Vaudieu hâta le pas, peut-être à son insu, et se rapprochait.

Le surveillant prit une allée à gauche, puis un sentier à travers les tombes, et s'arrêta devant un massif d'arbres résineux formant un rideau très épais.

—Nous y voici... dit-il.

De l'autre côté du rideau de verdure se voyait une plaque de marbre noir inclinée.

Sur le marbre était gravé ce mot, surmonté d'une croix :

JUSTICE !!!

L'intérieur de chacune des lettres avait été peint en rouge sombre.

On eut dit qu'un sang liquide, ayant coulé goutte à goutte dans les entailles profondes du marbre, s'y était figé comme pour rendre impérissable un souvenir sinistre.

Une grille très simple entourait cette tombe... les fers de lance de la grille supportaient des couronnes d'immortelles...

Tel était, dans son ensemble, le monument funèbre de Paul Leroyer. Ce coin isolé et mystérieux offrait un aspect particulièrement triste, même au milieu des tristesses du séjour de la mort, et serrait le cœur.